

ETUDES
PSYCHOANALYTIQUES

revue trimestrielle

psychothérapie de l'enfant

29

8^e année

N° 3, septembre 1977

Privat, éditeur

14, rue des Arts - 31000 Toulouse

ETUDES PSYCHOTHERAPIQUES

Revue trimestrielle

Comité de rédaction

Roger Dufour, Nicole Fabre, Jacques Launay, Jacques Lévine, Gilbert Maurey, Jean Nadal.

Directeur de la rédaction

Jacques Launay.

Secrétariat de rédaction

Odile Launay, 174, boulevard Maiesherbes - 75017 PARIS. Tél. 924.02.03.

Comité de parrainage

Pierre Bailly-Salin, Pr Jacques Barbizet, Pr André Bourguignon, Pr Pierre Deniker, Pr Didier-Jacques Duché, Pr Henri Faure, Pr Clément Launay, Pr Thérèse Lempérière, Pr François Lhermitte, Pr Roger Mucchielli, Sacha Nacht, Pr Yves Pélicier, Pr Maurice Porot, Pr Paul Sivadon, Pr Jean-M. Sutter, Pr Daniel Widlöcher.

Comité scientifique

Bernard Aubin, Jean-Claude Auriol, Mario de Barros-Ferreira, Jean-Claude Benoit, Richard Bevand, Mario Dabbah, Nicole Dufour-Gompers, Alice Eisenberg, Jean-Paul Lavagna, Michel Le Guennec, Myrta Secco-Bellati, Jean-Pierre Schnetzler.

PRIX A PARTIR DU 1^{er} JANVIER 1977

Le numéro : 16,50 F — Abonnement, un an, 4 numéros, France : 55,00 F ;
Etranger : 66,00 F ; Etudiant, Educateur et membre du G.I.R.E.D.D. :
33,00 F.

Les demandes d'abonnement, changements d'adresse, réclamations, doivent être adressées exclusivement aux Editions Privat, 14, rue des Arts, 31000 TOULOUSE - Tél. (61) 23.09.26.

Régie exclusive de publicité

« Ouranos » Mme Marika Papageorgiou, 12 bis, rue Jean-Jaurès,
92080 Puteaux - Tél. 776.42.01.

Revue de l'Association G.I.R.E.D.D.

[C] Edouard Privat, éditeur, 1977, tous droits de reproduction par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. Les articles signés, insérés ou reproduits dans les **Etudes Psychothérapiques** n'engagent que la seule responsabilité de leurs signataires.

ETUDES PSYCHOTHERAPIQUES

Revue trimestrielle

Psychothérapie de l'enfant

sous la direction de Nicole Fabre

Psychothérapie et psychothérapies par Nicole Fabre	157
Entre la parole et le langage : playing par Masud Khan	163
La psychanalyse kleinienne : aspects de l'analyse d'un enfant de deux ans par Salomon Resnick	165
L'enfant signe-singe par Denis Vasse	173
Psychothérapie, rééducation et pédagogie de soutien par Jacques Levine et Marie-Thérèse Lacroix	183
Psychothérapie par le R.E.D. chez l'enfant : indications et évaluation pronostique par Claude Sallou, Nicole Fabre, Colette Jacob	195
Documents : Bruce Lee, Frankenstein et les monstres par Odile Massé	205
Analyses	
— Psychanalyse des contes de fées de Bruno Bettelheim	211
— Jeu et réalité de D. Winnicott	213
— L'enfant déficient mental de Roger Misès	214
Notes de lecture	
— Psychologie de l'enfant	217
— Bibliographie concernant la psychothérapie de l'enfant	218
— Psychiatrie biologique	219
Informations	
— Congrès, colloques et réunions	221
— Associations	222

Denis Vasse *

L'Enfant signe - singe

DU PSYCHOTIQUE, ON PEUT DIRE QU'IL EST CONFONDU AVEC L'IMAGINAIRE DE LA MÈRE ET FLOUÉ DANS LES MOTS

Un des symptômes majeurs des enfants — des adultes aussi — qualifiés de **psychotiques** est une imitation ébauchée, réflexe, de leur interlocuteur : une sorte de réponse en écho. Cela ne signifie pas qu'ils fassent le singe comme on le dit souvent autour d'eux pour évacuer l'inquiétude sourde, inhérente à toute specularité. Bien plutôt, ils sont **singes** : **signes** induits par l'imaginaire de la mère (ou de ce qui s'y substitue), ils le répercutent sans écart, ni rupture, sans le reprendre à leur compte, sans humour. Leur corps est parcouru par des mouvements, traversé par une voix, parasité par un discours mais ni ces mouvements, ni cette voix, ni ce discours ne les signifient en tant que sujet parlant. Tel un miroir, l'image d'une vie étrangère d'eux-mêmes, les habite et, très vite, dans ce qu'il est convenu d'appeler le **transfert massif** qui encombre les séances d'analyse, l'analyste perçoit que l'enfant fait comme lui, module sa voix sur la sienne, articule les mêmes mots que lui : c'est qu'il prend la place de la mère imaginaire (ou de l'imaginaire de la mère) qui englobe, pénètre et déloge le sujet « infans ». On parle de lui. Il en résulte qu'il n'est pas représenté par son corps ni par les signifiants qui s'y forment. Au contraire, confondu avec les signifiants **du** langage anonyme, il y est toujours **en trop** : n'étant pas parlant, il n'est pas sujet — il est l'objet du discours qu'il tient et qui le tient rivé aux signifiants de l'autre. Il tient le discours où on le tient. Il occupe la place indéterminée du « on ». Dans un effet de specularité sans altérité le « je » et le « tu » se confondent, excluant tout rapport à un tiers qui les différencierait.

En tant que différencié, en tant que « je », « tu » ou « il », le sujet fait normalement irruption sur la scène de la représentation sous forme pronominale. Le pronom polymorphe l'introduit dans la valse du langage.

Mais, lorsque les pronoms se substituent les uns aux autres sans que cette substitution désigne la **permanence** du sujet qu'ils remplacent, c'est le repère du **nom** qui disparaît. Aucun sujet ne se donne à entendre dans le discours où les pronoms se substituent les uns aux autres comme un clou chasse l'autre. Cette non re-présentation du sujet exclut le concept même de présence. La chaîne des mots devient alors insignifiante : pure succession de signes. Le corps de l'enfant est alors le siège d'une multiplicité de signes-à-l'autre dans la connivence ou la complicité. Il n'est pas le lieu où s'élaborent les signifiants qui représentent le sujet pour d'autres signifiants.

Jouant avec les crayons qu'il substitue les uns aux autres à l'intérieur de la boîte de crayons de couleurs, il suffit d'écouter **cet hymne à l'exclusion** dont Zacharie est l'auteur. Cet hymne est déclenché par l'être-en-trop d'un crayon qui ne trouve pas de place dans le ventre de la boîte :

« Il est en trop !
lève **toi** petit enfant !
je veux prendre **ta** place
pousse **toi** petit crayon,
tu m'as pris **ma** place !
voilà ! tu as retrouvé **ta** place
pousse **toi** petit crayon
là, c'est ma place !
pousse **toi** petit crayon
c'est la place de lui !
tu comptais plus, petit crayon !
comme tu es en trop,
tu comptes pas... mets **toi** là
lui, oui... lui non
tout le monde (on) va lui reprendre sa place
le noir il va reprendre sa place... etc... »

* Psychanalyste, membre de l'Ecole freudienne.

Ce festival de pronoms qui s'entrechassent en cette dix-septième séance de la cure annonce la sortie de la confusion dans laquelle Zacharie est perdu. Il l'annonce en la confessant, en la symbolisant.

L'exclusion du corps tient à ce que ce corps appartient imaginairement à la chaîne signifiante de la mère. Tout ce qui se passe en lui travaille à la satisfaction ou à l'insatisfaction pulsionnelle de la mère. Dans la mesure où le corps de l'enfant procure à la mère du plaisir, il fait partie d'elle. Il la complète narcissiquement ou, au contraire, la blesse dans son narcissisme. S'il est source de déplaisir, il est rejeté, éliminé, en tant qu'objet ou attribut qu'elle récuse. Mais, de toute façon, dans cette oscillation pulsionnelle, rien ne vient mettre de limite à l'incorporation ou à la décorporation imaginaire si rien, dans l'économie libidinale de la mère, ne code ses flux pulsionnels, si rien ne les a marqués du désir de l'Autre. Cette marque du désir — ce « trait » — indiquerait la place du sujet, ce lieu — non — lieu qui bien qu'étayé par le jeu des pulsions, n'est pas soumis à leur invasion dévastatrice.

Faute de pouvoir s'accrocher à ce trait de reconnaissance, s'y amarrer, le corps de l'enfant est soumis aux vagues pulsionnelles de l'adulte. Son entrée en tant que sujet, corps parlant sur la scène de la représentation humaine, lui est **interdite**.

Aucun signifiant — mot ou corps — ne le représente comme sujet pour un autre signifiant. Aucun corps ne le représente comme sujet parlant pour un autre corps. De même qu'il est emprisonné dans le corps de la mère, de même il est emprisonné dans un signifiant qui ne le représente pas. Il est signe et singe : il est signe. Le déplacement substitutif des deux consonnes du même mot fait figure de style, métathèse. Il oppose, en miroir, deux effets de signification qui pourtant en se substituant l'un à l'autre s'excluent l'un l'autre. Et ce, **dans le même** signifiant : le signe implique l'altérité de celui pour qui il fait signe. Le singe la nie. Cette exclusion interne à la métathèse : signe, nous semble évoquer avec pertinence l'impossibilité d'une référence signifiante du sujet à travers les déplacements substitutifs du corps et des mots. Le corps de l'enfant devient alors le symptôme de la mère, le signifiant muet de n'être pas spécularisable puisqu'il est replié sur l'immédiateté d'une spé-

cularité interne où il s'annule. En termes lacaniens, le corps de l'enfant est l'objet (a) de la mère.

De la mère ? Il vaudrait mieux de la matrice parentale indifférenciée.

Qu'en son corps il ne soit pas spécularisable et qu'il soit, par conséquent, sans altérité, ce qui est le caractère de l'objet (a) (1), cela se laisse lire dans le fait, toujours étonnant, que la mère et/ou le père ne perçoivent pas qu'il leur renvoie leur propre image. **Ils ne le voient pas** et cette non perception est équivalentement l'ultime forme de la dénégation. Au cours de la cure de Zacharie, voici ce que me dira son père : « Je ne vois rien... je ne vois pas le changement. Je ne sais pas comment le décrire. Il y a eu un gros changement... dans la relation... Il est plus compréhensible. Je m'étais habitué... je m'adapte difficilement au changement. Avec ma femme, nous n'arrivons pas à changer nos réflexes assez vite... etc. »

Dire dans un même souffle la même chose et son contraire, c'est annuler ce dont on parle, c'est déposséder celui dont on parle de toute représentation signifiante. Souvent, l'exposé de troubles graves se termine par un insupportable « pas de problèmes » évoquant sur le mode tragique le ressort humoristique de la célèbre chanson : « Tout va très bien, madame la marquise ! » le trouble de l'enfant, ce dont il brûle et dont il souffre et qui le représente dans la sphère familiale ou sociale, ce trouble est dénié et avec lui l'enfant qui n'a pourtant pas d'autre ressource que de s'y confondre jusqu'à l'exaspération.

Cette dénégation de la souffrance du sujet échouant — jusqu'à l'excès du symptôme — à être reconnu, instaure un jeu redoutable, celui de la méprise.

Plus l'enfant se réduit au symptôme, plus il est méconnu et plus il est méconnu, plus il cherche refuge dans son symptôme. Caprice, dit l'adulte, ou mauvaise volonté tandis que l'enfant suffoque **d'un désespoir qui s'ignore** et qui est celui-là même de l'adulte. En effet, cette dénégation rejoint toujours une dénéga-

(1) J. LACAN, *Ecrits*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », p. 818.

« Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité. C'est ce qui leur permet d'être « l'étoffe », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même, à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. »

tion dans l'histoire de l'adulte : quelque chose de non-symbolisé, de non-audible, de non-communicable, d'insupportable : morceau de vérité refoulé. Je me souviens du père d'une petite fille autistique en proie à des crises de colère qui la roulait par terre et qui, dans le **même sanglot**, me disait qu'il était heureux, qu'il n'y avait **pas de problème** dans sa famille et que son père s'était suicidé. Cette ambivalence du discours qui est **surdité** de soi par rapport à soi, rien mieux que le **mutisme** de l'enfant ne la traduit. Et c'est si vrai que les parents ne cessent de se demander — sans y croire — si leur enfant est sourd. Ils redoutent inconsciemment qu'il parle, que ça parle en eux.

L'adulte ne peut entendre l'angoisse de l'enfant puisqu'il est sourd à la sienne et que c'est sur cette **surdité** qu'est bâti le rapport à la parole qui parle en lui comme dans son enfant. Autour d'elle s'enroule et se referme tout l'imaginaire. Ne pouvant entendre, il va chercher la solution dans le savoir anonyme de la médecine en premier lieu : « S'il n'entend pas, l'enfant, c'est qu'il est sourd. » Il s'ensuit la ronde infernale des spécialistes, des examens, des courbes et enfin des tranquillisants ; ce qui se hurle dans l'autisme ou le mutisme de l'enfant, c'est bien la criante surdité de l'adulte. C'est la surdité parentale qui affole l'enfant, qui le rend fou puisqu'il ne peut s'inscrire comme sujet parlant sur la scène de ceux là mêmes qui — pour lui avoir livré passage dans la vie — sont censés l'y représenter. S'il est vrai que seule la parole, en ce qu'elle témoigne du désir de l'Autre institue le sujet dans son corps, c'est que le corps (institué) signifie le **sujet** seulement pour celui qui écoute la voix qui parle en lui.

MAINTENU HORS ET/OU DANS LE CORPS, AUCUN TRAIT UNIQUE NE DESIGNE LE PSY- CHOTIQUE

Etre sujet parlant autorise l'homme à occuper différentes positions dans l'imaginaire, dans le discours : « je », « tu », « il », et différentes fonctions par rapport à la multiplicité des objets : sujet « avec », sujet « sans », sujet uni ou séparé, ressemblant au dissemblant possédant ou possédé, etc.

En ce qu'elle institue le corps comme **corps d'un sujet** sexué et référé à l'Autre, nommé, la parole libère l'homme d'avoir à être son corps. Elle crée entre le corps et le sujet l'in-

timité d'un écart (ou d'une hétérogénéité qui lie le sujet à tous **les signifiants qui le représentent** et pour autant qu'il en est également et radicalement **séparé**. Cet intime écart de la séparation, c'est le **trait unaire** de Lacan, impensable, en définitive, hors du processus de la nomination. Ce trait tient le sujet à égale distance des contraires, il est le lieu marqué, gradué de leur opposition. Jamais il ne se confond avec l'un de ses termes : il en est le lieu de rencontre et de séparation, lieu symbolique par excellence où les oppositions du langage s'inscrivent en effets de sens.

Que « le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » veut dire que le mot dans son rapport à la chose ou à la situation, représente celui dont il est parlé (le sujet, Jérôme, par exemple) pour celui qui parle, mais **aussi** « pour » un autre mot. En opposition, à la place d'un autre mot. Le mot « méchant » en opposition, à la place de, pour un Jérôme **gentil**. Par rapport à l'opposition sémantique des mots, Jérôme se trouve situé en une position tierce. Ainsi entendue, l'opposition signifiante le dé-signifie du statut de signe qui lui est assigné : elle le dé-signifie non pas d'un trait (trait de caractère par exemple) mais du **trait de l'un**. Il n'y a qu'un Jérôme, il n'y en a pas deux.

Au degré ultime de la psychose — qui n'est **ultime** que de ce que le procès de l'identification n'a jamais **commencé** — (il) est **destitué** de sa position de sujet avant même que d'y avoir été **institué**. L'absence de trait, de repère du sujet, son effacement est lisible dans l'interprétation paradoxale de la naissance comme « avortement » ou refus. L'homme s'éprouve alors comme « double », livré qu'il est au basculement d'un signe dans le signe opposé sans pouvoir jamais être le lieu marqué de cette opposition. De ses parents, cet homme dit « ils ne m'ont donné que la vie ! ». Invivable vie pour qui n'est pas **dans** sa peau et qui est confondu avec la mère qu'il singe. D'où l'incroyable aspiration à en sortir qui fait désirer la mort : pour naître.

Il est alors coincé et disloqué dans un perpétuel corps à corps opaque à tout effet de signifiante. Le plaisir des organes ou les sensations des fonctions sont « vécus » ou ressentis comme plaisir ou sensation des organes et des fonctions du corps de l'autre. Soumis au courant alternatif du flux et du reflux dont il est l'objet, son corps à lui est, dans le renversement pulsionnel, annulé. Aucun trait —

à la pliure de la pulsion sur elle-même autour de l'objet — ne vient signifier l'ordre du sujet représenté dans cette **alternative** par l'ordre d'une alternance, d'une permanence du sujet dans l'hétérogénéité où s'inscrit le désir. Les mains se posent sur le corps et s'en déposent, les mots le fouettent sans rien écrire de la permanence du désir de l'Autre y alternant. Sans cette alternance, la **répétition** dans les effets de laquelle le sujet devrait lire ses propres traces est vide de sens, pure stéréotypie. Le corps du psychotique est une sorte de « blanc », aucune écriture n'y fait corps.

Elle n'est plus interprétable comme lieu d'un sujet, comme lieu de décodage des signifiants de l'Autre. Le corps en effet est l'écriture dont la lecture est déchiffrement du sujet. Dans cet acte du déchiffrement, on sait depuis Freud que l'inconscient y est pour quelque chose.

Pour que la pulsion soit décodable selon certaines lois, il faut qu'elle soit codée au lieu même où elle est émise, c'est-à-dire qu'elle porte la marque d'autre chose qu'elle même. La marque du désir qu'elle étaye.

Autrement, l'écriture demeure sans objet et sans sujet : ça n'écrit pas, dans le mouvement qui dépose l'encre sur la feuille s'amorce celui qui la retient et la page reste blanche. De n'être pas soumise à la loi du désir qui la code et la délivre de son ambivalence propre, la pulsion échappe à toute marque. Non « castrée » la pulsion maternelle s'affole dans une incessante et aveugle **répétition** au service du but qui est le sien : celui de la décharge qui ramène la tension à 0, celui de l'annulation et de la disparition de l'objet dans la satisfaction.

La marque est tierce par rapport aux deux termes de l'opposition : plaisir — déplaisir : elle est tierce car elle n'est réductible ni au plaisir ni au déplaisir : elle n'est pas de cet ordre bien qu'elle ne se manifeste que dans et à partir de cet ordre. — Trait unaire — elle indique la place d'où l'Autre se retire, place vide que le sujet vient occuper dans l'entre-deux de la pulsion et du désir.

C'est pourquoi lorsque manque la **marque** du manque de l'Autre, le trait de son absence, l'enfant échoue à s'inscrire dans le jeu pulsionnel autrement que comme **objet** de ce jeu imaginaire, objet de manipulation. Le sujet est **en trop**, malade, exclu de la rencontre symbolique qui sépare et qui fait vivre. Sa référence à la parole qui le nomme est occultée, forclosée. Il est contraint à l'organicité fonctionnelle et insignifiante d'un corps étranger dans

son propre corps : morceau de corps de l'autre, éclat, écoulement, protubérance ou trou qui ne représente pas l'altérité du sujet pour un autre éclat, un autre écoulement, une autre protubérance ou un autre trou. Il est prisonnier du signifiant qui dans son redoublement en miroir confirme l'effacement de la marque ou le manque du manque.

Du même coup, le sujet ne peut surgir ou être représenté là où la disparition de l'Autre n'a pas laissé de trace, dans l'incessant va-et-vient des pulsions et de leur polymorphisme pervers. Pervers polymorphe, comme dit Freud, l'enfant se trouve pris au piège d'un pur et simple redoublement = destitué en tant que sujet.

De cela, il résulte une disparité des éléments du corps qu'aucune « unité psychique » (1) ne rassemble dans un processus d'identification symbolique : les zones érogènes se confondent et s'échangent l'une avec l'autre (la tête et le derrière, la bouche et l'anus...) en même temps qu'elles se confondent et s'échangent avec les homologues du corps de la mère ou, dans l'espace analytique, avec les homologues du corps de l'analyste. Morcelage, puzzle que la glue pulsionnelle de l'imaginaire maternelle rassemble ou disperse à son gré. Dans cette valse, où le réel et l'image se confondent, vie et mort s'équivalent et se substituent l'une à l'autre comme les deux moments de la pulsion, dans un corps à corps épuisant où **le vivant** prend la place du **mort** et réciproquement. Le corps est vidé, violé, volé, malade mangé. En même temps qu'en lui, la parole qui nomme est annulée.

LES IMAGOS DU CORPS MORCELÉ SE SUBSTITUENT À L'ASSOMPTION DU SUJET : LE STADE DU MIROIR EST DANS UNE IMPASSE

Qu'on en juge plutôt par l'étonnante mise en scène fantasmatique dont Zacharie est l'auteur lors de la trente-huitième séance d'analyse :

Zacharie me montre un modelage fait grossièrement de boules de pâte à modeler : ton portrait... ton corps... tes pieds... tes bras... ta tête comme ça ! tu vois c'est bien **collé** !

et ta femme... (il coupe un morceau de pâte à modeler) **morte**, tu vois sa tête séparée on dirait une balle. c'était son corps ça ! **sa tête elle peut pas parler**

....

t'as vu ? c'est toi !

DV : et qu'est-ce qui m'arrive ?

(1) V. TAUSK, « De la genèse de l'appareil à influencer », in *La psychanalyse*, n° 4, 1958, p. 250.

- rien... Tu sais comment tu t'appelles ?
docteur Vasse... c't'un joli nom!
- DV : et toi ?
— Zacharie B... (bredouillage)... **mort...**
c'est ta femme qui est **morte** ! (il la met sur « moi »)
(puis il malaxe le tout et « ma » tête se trouve arrachée)
t'as vu... **toi sans tête** ! elle est là...
quand tu veux parler.. tu parles pas... parce que tu es malade mais tu as toujours ton panier. Tu le ranges et tu dors.
- DV : et à quoi je rêve ?
— à rien... quand tu te réveilles, tu dis :
« je rêve qu'à dormir debout »
maintenant tu vas te recoucher
t'as vu... T'es **mort**.
- DV : et qui m'a tué ?
— en vrai... tu dors... Je vais faire des petits points (il prend un crayon rouge et fait des petits points sur « mon » corps)
toutes les **maladies...** une rougeole... t'as mal aux pieds je vais faire des petits points jusqu'aux pieds... t'as les oreillons...
- DV : j'entends mal avec les oreilles
... (il ne dit rien et se trouve tout absorbé par l'enfoncement du crayon entre les jambes du modelage).
- DV : tu enfonces un crayon dans le derrière du Docteur Vasse
— (sérieux) faut pas ! je me suis trompé !
(imite un baillement) « je suis plus malade »
tu dors dans ton lit ! (il « me » couche dans le couvercle de la boîte de crayons)
et **tu as fait des petits crottes dans ton lit**
(il imite avec la bouche le bruit de la défécation et sort de dessous la table une boule de pâte à modeler)
en voilà une autre (bruit)
celle là n'est pas encore sortie (bruit contrarié)
en voilà trois... en voilà une autre !
pourquoi tu as fait caca ?
t'as vu... il se recouche...
- DV : il avait mal au ventre
— tout d'un coup... les oreillons... **dans l'oreille...**
partout... partout ! **tu as un trou dans ta tête**
ta vas bientôt mourir... et ta femme va être vivante à ta place ! les ourilloses... ourizoles... (confusion des oreillons et rougeole) t'as vu ce que je te fais, (il plante les crayons dans « mon » corps) c'est des flèches.
- DV : qui me transperce le ventre
— parce que **t'es mort**
et là on en met une autre... (il met deux puis trois crayons en équilibre en forme de tente au dessus de « mon » corps)
c'est pour te réchauffer ce que je te fais là
j'ai allumé... **tu vas être brûlé**
pourtant tu vas pas brûler, c'est pour te réchauffer
-
t'as vu, **mon** bonhomme, qu'est-ce qu'il est devenu ? **mort** !
- DV : et c'est toi qui l'as tué
— non... c't'un voleur qui a volé ton corps (il fait voler le corps pâte-à-modeler au bout d'un crayon)
il a volé ton corps... pour remercier...
t'es lourd... j'sais pas comment faire.. t'es lourd (il plante un crayon dans « mon » corps)
c'est pour te faire une prise de sang.
maintenant tu as un oreiller
maintenant j'te démolis... et j'te mets là-dedans !

t'es mort ! t'a vu ce que j'en ai fait !
de la purée... miam... miam... (il feint de la manger) oh ! **je la mange** ! au revoir ! c'est un bandit qui m'a dit au revoir elle est bonne la purée du docteur Vasse !

- DV : c'est de la purée à manger ou de la merde (allusion à une séance précédente) ou du corps mort du docteur Vasse ?
— c'est de la merde... c'est du corps du docteur Vasse
c'est un voleur qui t'a tué !
- DV : pourquoi, il mange la chair du docteur Vasse ?
— parce qu'il a envie... (allusion à une autre séance et à la confusion avoir envie/être en vie c'est vendu ! c'est vendu !
- DV : où il l'achète ?
— au marché
il est mort ! il est mort ! il est mort !
- DV : c'est bien ou mal ?
- DV : comme ça il n'embêtera plus personne (allusion au discours de la mère qui ne peut s'empêcher de lui dire qu'il est idiot et qu'il embête tout le monde)
— il embêtera plus personne... **jamais de sa vie.**

La mise en scène d'une telle prolifération de fantasmes contraires dont le corps de l'analyste est l'objet dans le transfert donne toute son épaisseur à ce que cachait encore l'hymne de l'en-trop rapporté plus haut. Elle rend compte au plus près de ce qu'est le travail analytique et de ses effets thérapeutiques. L'explosion projective de la contradiction où se trouve enfermé le sujet est à considérer comme reconstitution voire comme constitution d'un stade du miroir, d'un jeu spéculaire rendu possible dans l'espace de la relation analytique — alors que, sous la contrainte de l'agressive dénégation parentale, nous l'avons vu, il ne peut s'instaurer. Il ne peut s'instaurer ni instaurer la jubilation triomphante qui signe l'assomption symbolique du sujet et de son entrée dans le défilé des identifications secondaires. Lorsque la matrice pulsionnelle parentale annule magiquement — par la magie des mots — toute représentation du sujet à travers et par la médiation de son corps imagé, c'est l'image même de ce corps qui vole en éclats et se morcelle en objets des pulsions de l'autre.

Nous ne pouvons ici que renvoyer aux « écrits » de J. Lacan et à tout ce qui traite en eux du rapport des images aux pulsions d'une part, et au sujet de l'autre.

« Ces phénomènes mentaux qu'on appelle les images, d'un terme dont toutes les acceptations sémantiques confirment leur valeur expressive (...) la psychanalyse, la première, s'est révélée à niveau de la réalité concrète qu'ils représentent. C'est qu'elle est partie de leur fonction formative dans le sujet et a révélé que, si les images courantes déterminent telles inflexions individuelles de tendances, c'est comme variations des matrices que constituent les « instincts » (pulsions) eux-mêmes, ces autres spécifiques, que nous faisons répondre à l'antique appellation d'**imago**.

En ces dernières, il en est qui représentent les secteurs sélectifs des intentions agressives, qu'elles pourvoient d'une efficacité qu'on peut dire magique. Ce sont les images de castration, éviscération, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps, bref, les imagos que, personnellement, j'ai regroupées sous

la rubrique qui paraît bien être structurelle, **d'imagos du corps morcelé.**» (1)

Que ce morcellement puisse être projeté sur le corps de l'analyste dont il s'agit au lieu et place du corps de Zacharie : que ce morcellement devienne paradoxalement spécularisable hors du jeu terrifiant de l'angoisse et de l'agression, voilà qui annonce l'assomption du sujet à partir des variations de ses imagos. Cela va de pair avec la (re)structuration de l'image corporelle, qui sera soutenue, justement, dans les séances qui suivent celle-ci.

Il y a, dans toutes cures, des moments très intenses où la modification de la structure, sa (re)mise en travail qui désigne le sujet et lui donne accès à la parole s'accompagne d'une régression à l'élaboration des fantasmes demeurés inconscients. Cette élaboration symbolique fait venir au jour, une colère, une agressivité, une peur, une angoisse d'une extrême violence. Cette violence ressentie comme intolérable risque d'entraîner la rupture du contrat analytique si l'analyste n'entend pas déjà — à travers elle — le sujet : ce n'est que dans la représentation d'un corps morcelé que le sujet destitué peut faire son entrée sur la scène. Sous forme inversée bien sûr, c'est pourquoi, dans l'analyse, c'est l'analyste en tant que **sujet** supposé savoir qui « devra » être destitué et que l'image de son corps « devra » être morcelée. Ce qui, bien sûr, redouble l'angoisse de l'analysant — surtout chez l'adulte — et exige de l'analyste une écoute constamment dépouillée du « savoir supposé », de tout savoir signe.

LE SUJET DESTITUÉ

Le corps signe n'a d'existence que de n'en point avoir pour le sujet qui ne s'y trouve plus représenté. Le corps — signe tout comme le savoir signe. Le signe en est que toute parole perd sa dimension de vérité : elle est pour lui radicalement « fausse », « pas-vraie » ou « mensongère ». Jamais elle ne témoigne de lui comme Sujet dans son rapport à l'Autre. Les mots ne servent alors qu'à la faire **disparaître** dans ce qu'ils signifient sans jamais le représenter en tant que signifiants. Cette disparition dans les mots est la **suprême violence**. Et, elle l'est d'autant plus que, mis au service de la dominante pulsionnelle, dans l'oscillation incessante du plaisir et du déplaisir de l'adulte, sans référence au désir que

code les signifiants de l'Autre, le discours cisaille le sujet perdu entre affirmations contraires qui découpent son corps en zones érogènes superposées ou embouties selon les besoins. A ce découpage, le pervers excelle avec une précision qui décourage toute parade. A moins que l'on considère comme parade l'autisme où le sujet (se) tait et (se) terre dans l'identification à un objet puis à un autre, dans l'anéantissement du sujet.

Si, dans la psychose, l'ordre symbolique est forclos, le paradoxe du psychotique vient de ce **qu'il est nécessaire que son corps demeure pour le faire disparaître en tant que sujet**. Il éprouve la vie dans son corps comme une mise entre parenthèses (parents-thèses) qui excluent l'ouverture éventuelle au temps et à l'espace. Cette ouverture ne peut être vécue que comme écartèlement redouté. Redouté jusqu'à amener leur entourage à les faire enfermer soit dans un établissement, soit parfois dans un moulage de plâtre qui prend sa justification d'une ordonnance médicale.

La chaîne signifiante de leur discours est toujours enchaînement dans l'insignifiance, puisque l'opposition qui est loi du langage ne fait pas sens. (Ils) se meuvent ou sont mus dans le manège d'une violence explosive et contenue dont ils ont la charge. Cette charge disruptive n'est pas utilisable comme source **d'énergie fractionnable** pour la réalisation d'un projet. Comme la bombe atomique, le secret où la violence est tenue, organise autour d'elle l'usine du corps et la contrainte des mots et c'est le danger qu'elle représente qui en assure l'illusoire cohésion. Illusoire car la déflagration qui la révélerait serait aussi destruction de l'assemblage d'organes qui la contiennent et la secrètent.

On dit souvent qu'à travers cette chaîne signifiante de la violence dont chaque mot se rit du sujet en l'annulant au lieu de le représenter, c'est la « pulsion de mort » qui se donne à repérer. C'est vrai : l'insignifiance est la mort du sujet parlant, mais les choses nous semblent moins linéaires : « la pulsion de mort » ne doit pas fonctionner comme un concept aveugle et explicatif en dernier ressort.

Il faut mettre en évidence le fait que c'est **la dérision du langage**, qui produit l'échec tragique du sujet à être signifié et à se signifier dans un rapport d'hétérogénéité par rapport au signifiant qui le représente. Les effets de la dérision sont mortels pour le sujet parlant. Dans une indéfinie transgression de la loi du

(1) J. LACAN, « L'agressivité en psychanalyse », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 104.

langage, le mépris propre à la dérision fait de la parole un piège. Il fait des mots une sorte de chausse-trappe dans laquelle le sujet qui s'y laisse prendre est appelé à disparaître.

Cette destitution du (sujet), l'autisme du schizophrène comme la prétention mégalomane ou dépressive du paranoïaque, en rendent compte sur un mode différent certes mais, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de l'impossible tentative de ne pas se laisser prendre aux mots qui tuent puisqu'ils ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-mêmes, qu'à la lettre.

Le sujet destitué prend alors la **figure** d'un sujet absolu, parfaitement délié de toute contingence, autosuffisant : il semble ne pas **supporter** la limite ou la limitation, la fonction des mots et l'articulation de l'imaginaire au réel qui par cette fracture ne cesse d'advenir, bref tout ce qu'implique la symbolisation du sujet dans le temps et dans l'espace, le fait d'être et de n'être pas le corps qui est le sien, le fait d'être et de n'être pas le signifiant, ce qui est la condition de l'existence dans le monde.

C'est la destitution du sujet (qu'aucune parole n'a institué, mis dans un statut) qui enferme le psychotique dans une solitude d'absolu où il serait à lui-même sa propre origine et sa propre fin. Là, de n'être aucun des signifiants, il est tout et d'y être potentiellement tous, il n'est rien.

Le paranoïaque se méfie de tous les mots et, dans la méprise où il est enfermé, il méprise tout à moins que, inversement, s'imaginant comme celui dont tout le monde se méfie, il soit persécuté et méprisé dans une perpétuelle méprise.

Le schizophrène, lui, n'entre pas dans ce perpétuel renversement de la **méprise en mépris** et du mépris en méprise. Il va, au fil des mots, sans qu'aucun ne fasse butée de **non-propre** auquel tous seraient renvoyés. Comme au chiffre non chiffre : 0, tous les nombres sont renvoyés pour que le comptage soit possible. Au fil des mots auxquels il se substitue, (il) va de méprise en méprise. Il est pur symptôme de la méprise de l'autre qui prend son corps pour le sien dans une incessante **manipulation**.

La manipulation est toujours méprise du corps et mépris du sujet. Tout et/ou rien, (il) est **la vie** et/ou **la mort**. Les deux ensembles dans l'abstraction de leur renversement. De

n'être marqué d'aucune barre de fraction, d'aucun trait unaire, il n'est ni **un** vivant ni **un** mortel.

Au sujet destitué correspond **un corps-fantôme** qui peut prendre toutes les formes, être homogène à tous les signifiants. Le sujet devient n'importe quel signifiant comme en témoignent le discours de Zacharie à la trentième séance :

— il dessine une forme ovalisée
voilà la maison (il lui met des pieds)
ça c't'un bonhomme (il lui met des rayons)
ça c't'un soleil

DV : c't'un bonhomme soleil

— il a eu très peur du soleil et il est devenu soleil il a joué à un jeu de soleil... alors il est devenu soleil (et plus loin, après qu'il eut été question de manger du caca et d'en faire) :

— c't'un fantôme... il voit pas... (pour « on ne le voit pas » parce qu'il a pris quelque chose (ou quelqu'un : bredouillage) et il est en train de le manger... on voit pas sa bouche... il s'appelle « cacao » (condensation : de « caca », de cacao, de « lolo » et de K.O.)... il a mangé... un garçon... y s'appelle « Odiet » (idiot et odieux)
il voulait le manger il avait très faim.

Lorsque le flux pulsionnel dérivé de la fonction biologique, étayé par elle, n'est pas codé par les signifiants du désir, le sujet n'y est pas **dé-signé**. Il n'y est pas désigné comme autre chose que l'objet, la source ou le but de la pulsion, voire comme autre chose que le montage de ces éléments fantasmatiques. Rien ne différencie le sujet dérivé de la pure poussée de la pulsion. Du coup, il peut occuper toutes les places ou chacune indifféremment : « on bat un enfant », « on mange du caca », « il a joué à un jeu de soleil — il est devenu soleil » : on joue au soleil.

Il n'y a que le désir de l'Autre qui puisse maintenir la position du sujet sans le confondre avec l'imaginaire du montage : il le met en scène, il l'y représente. C'est lui qui constitue le sujet « comme second par rapport au signifiant » (1). Que le « signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » ne peut s'entendre que sous l'angle du désir qui ponctue et module la phrase pulsionnelle. C'est envisagé sous cet angle que le montage pulsionnel **parle** à quelqu'un — au sujet — de l'Autre qui **manque**.

Un film ne parle que lorsque l'Auteur n'y est repérable que sous la forme d'un manque où, inconsciemment, le spectateur vient se précipiter contraint qu'il sera à son tour de manquer au film pour s'y trouver représenté comme Sujet.

(1) J. LACAN, livre XI, « Les quatre concepts », Seuil, Paris, 1975, p. 129.

La manière dont il parle (s'il parle) quand il fait un montage, voilà ce qui médiatise le désir (inconscient) de l'auteur (de l'Autre). C'est en cette coupure entre la manière de parler et le contenu imaginaire du discours que le désir se laisse entendre à travers le montage pulsionnel, cinématographique, littéraire.

Sans cette coupure qui le désigne et l'autorise à signer de son nom, rien n'arrive dans un montage. Rien ne passe de l'un à l'autre et l'auditeur ou le spectateur se trouve rabattu sur l'identification imaginaire et violente au contenu du montage. Rien ne vient différencier le fantasme du sujet qu'il médiatise ni du réel sur lequel, en s'avouant comme fantasme, il ouvre. Dès lors, l'imaginaire — le montage — ne médiatise plus le **réel** pour un sujet, il en prend la place et du même coup, il déréalise le sujet, il l'identifie, le fait servir au montage comme dans la pornographie. Dans cette substitution, le réel s'évanouit et le sujet devient fantôme, épousant la forme du contenu de la pulsion : « pure poussée » qui, selon les moments et l'organe en cause peut advenir sous le signe : œil ou soleil, bouche ou sein, derrière ou étron, sans jamais y être **désigné**.

Ce qui **désigne** et qui nomme le sujet, c'est la parole, « cette roue de moulin par où, sans cesse, le désir humain se médiatise en rentrant dans le système du langage » (1).

Le psychotique est un sujet livré au système du langage traversé par un désir pervers en pulsion et que la parole a déserté. Ne pouvant s'y repérer dans les manques et les espacements où l'Autre l'appelle et que la parole ne cesse de creuser, les mots l'encombrent comme des choses et le modèlent en leurs formes imaginaires. Quand ils se forment dans ses oreilles, ils pénètrent son corps et le violent. Quand ils se déforment et se mélangent dans ses tripes, ils le vident et le laissent en proie à la peur aussi bien qu'à l'envie de n'être plus mort, de naître plus — mort, de naître d'ailleurs que d'un ventre où tout se mélange — lait, caca et enfant — ventre qui n'est traversé d'aucun désir et où aucune parole n'a creusé la grotte du sujet.

NI VIVANT, NI MORTEL : FEU BONHOMME !

Ni vivant, ni mortel, le psychotique est l'incessant passage de **la vie** à **la mort** et réciproquement. Non subordonné aux signifiants

(1) J. LACAN, « Les écrits techniques de Freud », Paris, Seuil, 1975, p. 203.

du corps (qui est le lieu des signifiants de l'Autre) l'identification imaginaire à l'objet ou à la source de la pulsion anonyme prend le pas sur l'identification symbolique au sujet du désir de l'Autre, au Nom. Zacharie est éprouvé et s'éprouve tour à tour comme objet des pulsions anales et orales comme en témoigne la cinquantième séance au cours de laquelle s'élabore le fantasme ultime **du dévorant qui se dévore** : il y est d'abord question de crottes qui me sautent dessus et qui sautent jusqu'au plafond. L'une d'entre elles deviendra un bébé en train de téter, lui-même avalé par un crocodile qui avale tout et qui finit par s'avalé lui-même... sans doute destiné, dans l'alchimie du ventre à redevenir crotte :

— on dirait un bébé (la crotte du plafond) qui est en train de bébé (téter)...
il va chercher son bébé (il crie)
il a avalé le bébé, **le crocodile !**
et le téléphone, et la table (et tout le monde !)
tout ce qu'il y a ici... même lui, il va s'avalé (graoum) ça y est ! **il s'est avalé** « il va t'avalé toi ! »

La violence qui anime le corps du psychotique est toujours prête à exploser. Elle doit être contenue de l'extérieur, c'est pourquoi ce qui la contient, le corps, est ressenti comme une barrière d'organes extérieure, faite de pièces et de morceaux souvent renforcée par une barrière matérielle, les murs de la pièce, et par une barrière institutionnelle, l'hôpital ou la rigidité familiale. Ce système de défense extérieure a pour fonction de maîtriser la violence interne : il la redouble. Tout se passe comme si tout ce système — et les mots en font alors partie — donnait de plus en plus de force à la violence « extérieure » qui n'est rien d'autre que la violence « intérieure » projetée. Inversement, la violence originelle qui destitue le sujet là où il aurait dû être institué, dans la demeure du langage, n'est rien d'autre que la violence intérieure. (Ne pas pouvoir demeurer dans le langage, c'est ne pas avoir un statut de sujet). Cette spécularité entre la violence organique et la violence des mots contenu en définitive par la fragile barrière des mots ayant valeur de choses est l'obstacle décisif à l'instauration du stade du miroir. Avec lui, en effet, le petit d'homme trouve les mots qui désignent le sujet et dans celui qui le nomme le ressort de sa coordination motrice en même temps que celui de son assomption symbolique. Il est et il n'est pas le reflet du miroir.

Le psychotique, au contraire, n'a pas été institué par la parole dans les mots : ils lui res-

tent étrangers, étranges. Ils lui font la violence qu'il leur fait : ils désorganisent son corps non symbolisé. Il désorganise leur sens. Ils le manipulent. Il les manipule. On pourrait presque dire que le psychotique se regarde dans les mots : ils le perdent et il s'y perd comme Narcisse dans l'eau. Est-ce pour cela que, lorsque la peur devient intolérable, ils se bouchent les oreilles et non les yeux ?

Si les mots sont leur image et non ce qui la brise et la traverse, c'est qu'au commencement la parole qui leur est adressée n'organise pas les signifiants du désir de l'Autre, mais au mépris de la **Loi**, les brûlent au feu de l'envie : elle les dépossède de **leur** corps, elle les vole : elle en fait l'objet d'une pulsion anonyme, elle les convoite et les viole, elle ne témoigne pas de l'Autre, elle leur ment ; elle ne les fait pas vivre, elle les tue d'une mort plus redoutable que la mort du corps, d'une seconde mort qui témoigne de leur non-inscription au livre des vivants. C'est seulement la vie qui leur a été donnée, mais pour leur être reprise. Don pervers s'il en est.

Consummé, brûlé au feu des pulsions qui l'agitent et qui agitent son entourage : elles le fixent comme des flèches qui le traversent du dehors et du dedans, elles envahissent son corps et le désertent sans que nulle part — au lieu de leur entrecroisement et de leur articulation — elles fassent, en leur renversement, effet de sens pour quelqu'un.

Zacharie lui aussi (se) débat entre **la** vie et **la** mort sans pouvoir vivre de **sa** vie ou mourir de **sa** mort. Bien des séances tourneront autour d'un bonhomme qui s'est fait planter des flèches dans le ventre. Ce ventre, il le lacère de traits de crayon rouge :

« C'est du feu !
ils l'ont mis dans le feu !

ils veulent le manger...

....
écrasé... il est tout mort !
on va le brûler... c't'une flamme !
ils croyaient que c'était quelqu'un de mort et c'est
[une flamme !

....
il a mis le garçon au feu
il voulait que le garçon brûle...
c'est la nuit... il va en brûler un...
un d'en trop !
celui-là, ils vont le brûler !

....
ils prennent la peau... ils la coupent en deux et ils
[brûlent après...

— et comme je lui dis que je ne comprends pas :
t'as qu'à leur demander !
c't'une flamme ! un bonhomme mort !
il est raté ! on croit que c't'un bonhomme mais c'est
[flamme encore.]

Précipités en une seconde mort avant même que de pouvoir éprouver la première, les psychotiques en appellent à une seconde vie ou à une autre vie : « on revit d'une autre façon » dira Zacharie séance 40.

(Ils) provoquent incessamment la vie qui n'est pas **vie pour eux** et la mort qui n'est pas **mort pour eux**. Comme pour échapper à l'identification spéculaire dernière entre la vie et la mort, ultime violence faite au sujet qui en est exclus, il singe sur le mode pulsionnel de l'intantanéité, **la** vie et **la** mort : accidents, évanouissements, meurtres, suicides, convulsions, voire même épilepsie.

Ce n'est qu'à mourir qu'(ils) peuvent vivre : ils sont invivables, disent les parents.

Livrés à **la** vie et à **la** mort qui s'opposent en d'infinis reflets, ils sont sans histoire. Ils échouent à naître dans un monde humain. Ils ne peuvent qu'y **n'être**.

C'est dans cette n'essence que l'écoute analytique peut tenter de les rejoindre : là où la parole se fait silence avant de restaurer **la différence** entre la vie et la mort qui n'a de sens que pour **un** sujet et qui vit et qui meurt. Non pour un singe.

Denis VASSE,
5, rue Docteur-Dolard
69 - Villeurbanne

VASSE (D.), « L'enfant signe-singe », ETUDES PSYCHOTHE-
RAPIQUES, n° 29, 8^e année, n° 3, septembre 1977.